

SAUVAGE

JAMEY BRADBURY

# SAUVAGE

Roman traduit de l'américain  
par Jacques Mailhos



**VOIR DE PRÈS**

Titre original : *The Wild Inside*

© 2018 by Jamey Bradbury

© Éditions Gallmeister, 2019, pour la traduction française

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-202-8

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Pour mes parents, Kit et Jim Bradbury*

J'ai toujours su lire dans les pensées des chiens. Mon père dit que c'est dû à la manière dont je suis venue au monde, née sur le seuil de la porte ouverte du chenil, avec vingt-deux paires d'yeux canins qui me regardaient et les aboiements et hurlements de nos chiens qui furent les premiers sons que j'aie entendus.

Le village n'avait pas de dispensaire, dans le temps, alors l'aide-soignante municipale venait chez nous une fois par mois. Quand Maman est arrivée à la moitié de sa grossesse, l'aide-soignante lui a dit de rester au lit et de ne pas se fatiguer. Maman a suivi ce conseil diligemment jusqu'à la nuit de ma naissance. Un premier mars, si froid que les pointes de ses cheveux avaient gelé. Elle est sortie, a traversé la cour des chiens, est allée jusqu'à la porte du chenil. Là, une douleur l'a saisie. Elle s'est accroupie, serrant son ventre, et a hurlé pour appeler mon père à l'aide. J'ai glissé toute seule, d'un coup. Je suis venue au monde avant qu'elle s'en rende

compte, presque sans aucune aide de sa part. Elle disait que c'était le seul côté facile que j'avais jamais eu.

Qu'est-ce que tu allais faire dans le chenil ? lui ai-je un jour demandé.

Elle a haussé les épaules. A dit, J'imagine que les chiens me manquaient.

Je suis sortie grosse et lourde et toujours affamée. Maman m'a dit qu'y a des femmes qu'ont du mal à faire prendre le sein à leur bébé, et j'ai vu ça chez certains chiots, j'en ai vu qui se détournent de ce que l'instinct leur dit de faire et qui refusent de téter, alors faut traire la mère et nourrir le petit au biberon. Mais moi non. Je me suis accrochée dès que j'ai pu, et je n'ai plus voulu lâcher prise. Maman n'avait jamais vu un bébé comme moi, elle disait que j'étais *vorace*. Elle me donnait le sein jusqu'à ce qu'elle croie être tarie, et puis ensuite elle continuait.

Il y a des photos dans l'album de famille, nous quatre travaillant tous ensemble dans la cour ou réunis autour d'un traîneau à chiens avant le départ d'une course. Scott et moi tous les deux avec les cheveux noirs de Maman, les yeux bruns

de Papa. J'ai appris à l'école que le sang a une mémoire. Il porte les informations qui font ce que vous êtes. C'est comme ça que mon frère et moi on s'est retrouvés avec tant de trucs en commun, on portait en nous les choses dont le sang de nos parents se souvenait. Partager ce qu'il y a dans le sang, y a pas moyen d'être plus proche d'une autre personne.

C'est sans doute pour ça que j'ai eu tant de problèmes quand Scott et moi on a commencé à aller à l'école. Je ne partageais rien avec les autres enfants. Avant, on faisait l'école à la maison. Maman était notre maîtresse, elle nous donnait des problèmes à résoudre, des colonnes de chiffres à additionner ou à soustraire. Petite, quand j'avais bien travaillé, je gagnais une étoile. À dix étoiles, j'avais le droit de sortir. Je gagnais mes étoiles aussi vite que je pouvais pour pouvoir passer le plus clair de la journée dehors dans la cour des chiens, ou à courir dans les bois, ou à pourchasser Scott et me battre avec lui, le plus souvent pour jouer, mais ça pouvait dégénérer, alors Maman nous criait dessus pour qu'on arrête.

Notre maison était la meilleure des maisons. C'était mon grand-père qui l'avait construite, avant la naissance de mon père. Il avait trouvé un coin d'Alaska qu'il aimait bien, puis il avait déboisé un cercle de quatre hectares dans la forêt, et dans une moitié il avait construit notre maison, et dans l'autre moitié il avait construit le chenil, un long bâtiment avec un atelier à un bout et plein de place pour le matériel et les traîneaux. Entre la maison et le chenil, nous avons quarante niches. Et puis des arbres tout autour et tout au bout de la cour le départ d'une piste qui s'enfonçait dans la forêt sur cinq kilomètres jusqu'au lac Ptarmigan, et puis qui continuait sur encore environ cinquante kilomètres jusqu'à la rivière, et puis après la rivière, c'étaient encore des arbres, puis des montagnes, puis la toundra.

Je passais autant de temps que je pouvais dans la forêt. À me voir, vous vous seriez peut-être dit, Mais t'as que dix-sept ans, t'es une fille, t'as rien à faire toute seule dehors dans la nature sauvage où un ours pourrait te déchiqueter, un élan te piétiner. Mais la réalité, c'est que si on m'emmenait moi et n'importe

qui d'autre dans la nature sauvage et qu'on nous y abandonnait, vous verriez bien lequel de nous deux en reviendrait une semaine plus tard, saine et sauve, et même en pleine forme. Je fais du traîneau pratiquement depuis que je sais me tenir debout, et à l'âge de dix ans j'emmenais des petits attelages sur la piste pour des sorties de deux jours, et parfois plus, sans autre compagnie que celle de mes chiens. J'ai participé à l'Iditarod Junior dès que j'ai pu, et à seize ans je concourais dans mes premières compétitions professionnelles. Comme j'avais déjà engrangé suffisamment de kilomètres pour me qualifier pour l'Iditarod, j'ai pu m'y inscrire dès mes dix-huit ans, l'âge minimal requis. J'ai même réussi à gagner le remboursement de mes frais d'inscription en terminant la Gin Gin 200 dans les cinq premières, catégorie féminine. Franchement, je me fichais pas mal de l'argent. Tout ce que je voulais, c'était être sur mon traîneau, dehors, aussi longtemps que je pouvais.

Raison pour laquelle je n'ai pas beaucoup aimé la façon dont Papa m'a lancé ses clés vendredi

après-midi en me disant, Tu veux bien aller chercher ton frère à l'école, Trace, s'il te plaît ?

J'ai attrapé les clés au vol d'une main et les lui ai relancées immédiatement. Elles ont atterri dans l'herbe à côté de la souffleuse à neige sur laquelle il était en train de bricoler.

Tu peux pas y aller, toi ?

Si, je peux, dit Papa. Et toi tu peux rester ici et réparer cet engin pour Eleanor Andrews. Mais dépêche-toi, hein, parce qu'elle doit envoyer son neveu la chercher dans une heure.

Je le ferais si je pouvais, marmonnai-je en ratissant l'herbe avec mes mains pour retrouver les clés.

Tiens, dit-il en sortant un bout de papier de sa poche. Profites-en pour afficher ça au magasin du village en passant.

C'était une petite annonce, destinée au panneau d'affichage cloué près de la porte d'entrée de l'unique magasin du village. Les gens y punaisaient leurs annonces. Certaines disaient À VENDRE – ROUES DE 4×4, ou BOIS DE CHAUFFAGE GRATUIT, À COUPER SOI-MÊME.

La petite annonce de Papa était écrite de son écriture penchée, lettres inclinées vers l'arrière comme si elles luttait contre un vent puissant.

*Chambre à louer. Petite chambre à côté de la maison, privée, propre. Poêle à bois. Ni eau ni électricité. Usage possible de la cuisine et de la salle de bains. Située au mile 112. Vagabonds s'abstenir.*

Puis il y avait le nom de Papa et notre numéro de téléphone écrits en dessous.

Quelle chambre ? demandai-je. Notre maison était de bonne taille, Scott et moi avions chacun notre chambre. Je n'avais pas l'intention d'aller m'installer avec lui pendant qu'un inconnu paierait pour dormir chez moi.

Le cabanon n'a pas toujours été un cabanon, me dit Papa. Quand ton grand-père l'a construit, il prévoyait d'en faire un vrai bungalow.

En plus de la maison, du chenil et des quarante niches qui remplissaient l'espace entre les deux, nous avions deux autres structures sur notre terrain. L'une était l'abri à bois, une sorte de toit

avec trois murs sous lequel nous entreposions tout notre bois de chauffage. L'autre était un vrai cabanon, avec un bon toit et un poêle à bois, et même une petite fenêtre aménagée dans un des murs. C'était devenu une sorte de débarras où nous mettions tout ce que nous n'utilisions pas de façon régulière, la tondeuse aux lames cassées, les chevalets de sciage, les cannes à pêche, les pièces détachées pleines de graisse destinées à l'autre pick-up, celui qui était posé sur des parpaings.

Une fois nettoyé, ça sera super, disait Papa.

Et y a quelqu'un qui va venir y vivre ? dis-je.

On a besoin de l'argent.

Mais si je suis là pour donner un coup de main – commençai-je, mais il m'interrompit.

Parce que tu trouves que tu nous aides beaucoup depuis que tu t'es fait virer ?

Ce n'était pas juste. J'avais fait tout ce que je pouvais pour me faire pardonner après les ennuis que j'avais causés à l'école. Toute la semaine, pendant que Papa partait conduire Scott en ville en me laissant à la maison, j'avais pris soin de bien débarrasser la table du petit déjeuner avant

de me mettre à mes devoirs, parce qu'à ce que j'ai découvert, quand les gens de l'école vous excluent, ils attendent tout de même de vous que vous fassiez vos devoirs. Et c'est vrai que j'ai peut-être pas fait la moitié du travail que j'ai reçu, mais ça, c'est parce qu'il fallait que j'aille à la chasse. Sinon où est-ce que Papa aurait trouvé des fourrures à vendre ou à troquer ? Une belle fourrure de marte bien étirée, tannée, ça pouvait rapporter cinquante dollars ou plus, et c'était pas rien.

Jouer dans la forêt, j'appelle pas ça aider, dit Papa comme s'il lisait dans mes pensées. Maintenant tu veux bien faire ce que je dis sans me donner vingt raisons pour lesquelles tu n'aurais pas à le faire ?

Je me suis glissée derrière le volant du pick-up et j'ai attendu que le moteur se décide à ronronner à son régime normal. Puis j'ai descendu l'allée tout doucement, et les chiens ont aboyé après moi, furieux que je ne les emmène pas pour une balade. À la grand-route, j'ai regardé à gauche, puis à droite, puis de nouveau à gauche, puis encore à droite, deux ou trois fois comme ça